

SÉLECTION DE RAIDEURS DIGESTES

« Aimez-vous flâner sur les quais, dans l'encombrement des balles des marchandises, des cordages et des ancrés? Avez-vous écouté la grande rumeur du port, faite du sifflement de la vapeur, du heurt des ballots qui s'entre-choquent, de la respiration essoufflée des remorqueurs qui courent sous les beauprés, du clapotis de l'eau sur les bordages, du crissement des amarres enroulées sur les bittes, du grincement des palans, des cris des manœuvres, des appels des matelots? Avez-vous vu vivre et s'agiter les quais du vieux Québec? Vous êtes-vous mêlé jamais à ce peuple qui ne connaît pas les souffles du grand large, mais qui vit de la mer tout de même, et, sur les quais, peine et s'efforce tout le jour, parfois toute la nuit, dans la fumée, la poussière de charbon, les odeurs malsaines, parce qu'à la maison la femme et les petits ont besoin, et qu'il n'y a guère de *gagne*?... »

« Chaque été, des navires, venus de la Barbade, à ce qu'on dit, déchargent sur nos quais leurs cargaisons de grosses tonnes, pleines d'un sirop épais et noirâtre, dernier résidu de la cristallisation du sucre. On range ces tonnes, côte à côte, par files. Or, la mélasse, agitée durant le voyage, s'échauffe, fermente, filtre au travers des douves mal jointes, s'échappe par les bondes mal fermées, et coule en écume jaunâtre sur les tonnes alignées.

« Alors, dans les mansardes, où l'on a faim, les enfants disent : "Allons au sirop!" *Aller au sirop!*... O volupté! Le regard s'allume, et l'eau vient à la bouche... C'est qu'on n'en mange pas tous les jours, du sirop!

« Vite, les petits se munissent d'une chaudière, d'un vaisseau quelconque, d'une cuiller, et en route pour la récolte! La moisson, ce sera la mousse blonde qui coule des bidons écumeux. Et l'on s'appelle, d'un taudis à l'autre, et l'on s'annonce la bonne nouvelle, et les petits écumeurs s'abattent sur la cargaison fraîchement débarquée.

« C'est plaisir et pitié tout à la fois, de voir les pauvres petites gars recueillir à l'aide de leurs cuillers le précieux liquide et le déposer avec soin dans leurs chaudières. C'est à qui fera la meilleure provision; alertes, ils vont d'un tonneau à l'autre, s'appellent, courent, ramassant tout, ne laissant rien perdre du bon sirop. S'il se produit une coulée extraordinaire, des disputes peuvent s'élever : "Ce tonneau est à moi! – Non! Je l'ai vu le premier"... On va en venir aux mains, quant tout à coup, un peu plus loin, un bondon saute, un flot bouillonnant s'échappe. ... Tous accourent, et ce sont des cris de joie : "Oh! du pur sirop!"

« J'ai vu à l'ouvrage tout une famille d'écumeurs : le père, un peu honteux, tenait la chaudière commune, ses enfants couraient les tonnes. Le plus jeune ne savait pas résister à la tentation trop forte : de temps en temps, à la dérobée, il léchait sa cuiller... Et sa petite figure en était toute réjouie.

« Quand les tonnes sont écumées, chacun s'en retourne chez lui, emportant de quoi régaler sa famille.

« Sans doute, le produit de cette industrie singulière n'est pas très pur. Un délicat aurait des haut-le-cœur devant cette mélasse en fermentation, raclée sur des tonneaux malpropres par des gamins en guenilles; il y trouverait des choses innommées, ramassées au hasard de la cuiller avec la bave des tonnes. Mais les miséreux ont le cœur solide; et, pour eux, qui d'ordinaire mangent leur pain sec, un croûton recouvert de cette écume généreuse est un régal. »

Adjutor Rivard, « Les écumeurs de tonnes », dans *Chez nous*, 1914, pp. 121-125.

LES ARCHIVES FRAGMENTEUSES

DE FOLKLORE RÉDHIBITOIRE

PRÉSENTENT

LES GLANEURS DE STRAMOINE

UN PAMPHLET EN QUATRE PLIS

(AFFR-9)

LE CONTEXTE

Cet automne-là, Maynard Victorin fut surpris de voir la neige si tôt. Il croyait pouvoir « faire son terrain » jusqu'au début du mois de novembre, mais un bon pied de poudre blanche recouvrait les sols dès la semaine suivant l'Action de grâces, et la température figeait la situation – ainsi que les plantes. Comment arriverait-il à observer les glaneurs qu'il cherchait? Comment réussirait-il à avancer dans sa thèse, pour pouvoir obtenir un peu plus d'argent?

L'ethnopharmacologie est un champ intéressant mais les pratiques critiques expérimentales n'attirent pas la phynance, surtout si l'on compare aux travaux qui s'arriment directement aux intérêts des compagnies pharmaceutiques et des gouvernements. Dans son vieux département de Cascadie orienté vers l'empirie radicale, Maynard Victorin n'a aucun espoir d'obtenir quelque soutien que ce soit, outre ces petites bourses de cheminement. La pauvreté caractérise aussi les quatre Anciens qui ont fait l'institution : la Famine, avec sa gloire mondiale de déconstructeur systématique en souliers Converse et jeans-allumettes; la Conquête, avec ses airs de kayakiste paisible, grand adepte du dialogue pacifiant; la Guerre, avec son obsession des infrastructures urbaines invisibles; et la Peste, qui se fait un devoir d'inverser tout énoncé qu'il rencontre, surtout s'il lui est présenté avec conviction, afin de démoraliser quiconque résiste à sa combinatoire selon laquelle *c'est du pareil au même, ou précisément le contraire*. C'était le seul endroit où Maynard Victorin pouvait réaliser ses travaux sur les écumeurs de tonnes et autres gappilleurs de psychotropes.

LA MÉTHODE

Maynard Victorin s'était d'abord intéressé au glanage lors d'un cours d'ethnobotanique à l'université Cardinal-de-Retz. Il était fasciné par cette pratique consistant à ramasser çà et là ce qu'il reste après la moisson. L'archiviste lauzonnais Pierre-Georges Roy en avait fait une méthode de collecte, mais aussi un mode de présentation, donc une forme et un fond des récits locaux, dans ses *Glanures lévisiennes* (1920). La cinéaste Agnès Varda était aussi fascinée par les diverses façons de glaner, grappiller et récupérer, comme le montre son film *Les glaneurs et la glaneuse* (2000).

Après son arrivée en Cascadie, Maynard Victorin avait précisé son projet initial, qui consistait à nouer ensemble le braconnage théorisé par le jésuite de Certeau et le braconnage carnivore, d'une part, et le glanage rhésuite des philosophes artisanaux de la vallée laurentienne et le flânage de marché aux puces, le *dumpster diving* et la cueillette de fruits dans l'ouest canadien, d'autre part. Partant des expériences psychédéliques qui ont fréquemment lieu lors de ces dernières cueillettes, dans l'Okanagan, Maynard Victorin s'était construit un objet singulier : toutes ces pratiques consistant à glaner des substances psychotropes, et pouvant être illustrées par quelqu'un qui se penche, prend une telle substance (sous forme de fleur, par exemple), puis l'ingère, gobant, apparemment sans précaution aucune, ce qui lui tombe sous la main. Par cette illustration, il y avait d'emblée une remise en jeu de tout un imaginaire moderne et colonial de la cueillette, du savoir qu'elle requiert et de celui qu'elle produit.

L'objet acquérait ainsi une valeur, un intérêt dans le champ de l'ethnopharmacologie critique. Le glanage n'est-il pas une survivance du vieux droit des gens féodal, qui a mieux résisté que les terres communes (*commons*) à la répétition des accumulations primitives capitalistes, au cœur même des *enclosures*? A-t-on jamais glané d'une façon véritablement insouciant, comme les anthropologues coloniaux ont dit que les « sociétés primitives » le faisaient? N'y a-t-il pas, plutôt, une nécessité de bien connaître ce que l'on glane et gobe, sous peine d'en mourir? Enfin, le glanage théorique et méthodologique n'implique-t-il pas, lui aussi, un risque existentiel pour qui fait feu de tout bois?

LES TERREAUX

Lors d'une conférence étudiante au Colorado, où il présentait une recension de la littérature sur les « champignons magiques », avec un approfondissement sur le cas de *Psilocybe quebecensis*, Maynard Victorin avait rencontré des lêcheurs de crapauds locaux, qui échappent aux catégories des ethnobotanistes, vu les batraciens. Parmi eux se trouvait Isaac Brecht, du lac Noir, au pays de l'amiante, qui cherchait à relancer dans le désert la « révolution kébécoise » de *Mainmise* et associés. Il s'était fait psychonaute, à l'instar de Terence McKenna, et pariait que ce que McKenna et Marshall McLuhan nommaient « rationalisme catholique » ferait tenir le lien entre lui-même et le souvenir du gourou, qu'il jurait avoir rencontré lors d'un *trip* à Irlande, Québec. C'est à ce moment qu'Isaac Brecht convoqua Maynard Victorin à la fête annuelle des glaneurs de stramoine, près de Saint-Adrien.

La stramoine commune, ou *Datura stramonium*, fait partie de la famille des solanacées. Le frère Marie-Victorin écrit à leur sujet :

Nombre d'entre elles renferment des alcaloïdes qui les rendent vénéneuses. Leur usage comme stupéfiants remonte aux sorciers du moyen âge : c'étaient les plantes « consolantes ». Plusieurs membres de cette famille donnent des fruits comestibles (Pomme de Terre, Tomate, Aubergine, etc.); d'autres sont ornementales [...].

Sur le *datura* proprement dit, *La Flore laurentienne* raconte :

Toutes les parties de la plante ont une odeur désagréable, et renferment un alcaloïde vénéneux. Les graines servent à préparer une teinture et un extrait, sédatifs et narcotiques. Les feuilles, qui font partie du « baume tranquille », servent à faire des fumigations et à préparer des cigarettes pour asthmatiques.

Maynard Victorin se demande combien de lecteurs du révérend-frère ont tenté le coup, sachant qu'une dose modeste de stramoine peut s'avérer mortelle, et que les « hallucinations vraies » sont réputées être particulièrement désagréables et dangereuses! Le psychonaute McKenna lui-même, grand expérimentateur, disait avoir renoncé à tenter d'appivoiser cette plante trop puissante, qui « n'apprend rien » à qui cherche à Voir. Mais qui donc, alors, se fait glaneur de stramoine? Et chaque année? Maynard Victorin le saura peut-être l'été prochain, si seulement l'hiver se passe.